

PAUL LEGRAND
DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS
(Un an)

LYON : 8 fr.
Départements : 10 fr.

EVARD, Dépositaire général

17, Rue des Archers, 17.
LYON

LA VIE LYONNAISE

HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SATIRIQUE ET MONDAINE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Place des Jacobins, 6.

Pour ce que rira est le propre de l'homme (RABELAIS)

HENRI BOLLÈNE
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

ANNONCES & RÉCLAMES
CHEZ

PHILIPPE, place Bellecour, 10
(SEUL CONCESSIONNAIRE)

EVARD, Dépositaire général

17, Rue des Archers, 17.
LYON

Nous commençons dans ce numéro, avec

LE SACRIFICE D'UNE FEMME

une série de petits romans de délicate analyse et de fine observation. Nul doute que ces romans obtiendront auprès de nos lecteurs tout le succès qu'ils méritent.

SOMMAIRE :

Chronique fantaisiste..... PHILAMINTE.
Pour l'aimée (poésie)..... SIR FANTASIO.
Nouvelles et Échos..... JEAN DE PARTOUT.
Un Comble !..... X. Y. Z.
Les On dit..... LE PASSANT.
A la Martinière..... PAUL LEGRAND.
Coins de chez nous. passage de l'Argue..... JOANNY BONICHON.
La Tour Eiffel (sonnet)..... JEAN SARRAZIN.
Contes à M^{me} Véronique..... H. DE THIELÈME.
Chronique musicale..... RENÉ TYNOT.
La Huitaine dramatique..... L. DE PRAZ.
Les Cafés-Concerts.....
La Vie Lyonnaise partout..... X.
Passe-temps hebdomadaire.....
(Adultère (suite))..... JEAN TRIBALDY.
Feuilletons : Le Sacrifice d'une femme..... FERNAND HENRIOT.

CHRONIQUE FANTAISISTE

Vous connaissez le célèbre tableau de Bayard : ces deux femmes qui, sous le bois, dans le matin gris, l'épée haute et les reins rigides, se battent pour un motif quelconque, frivole sans doute, car le peintre nous les montre après l'affaire et une piqure légère reçue par l'une d'elles, s'embranchant à pleines lèvres pour se réconcilier. Les duels de femmes sont rares, mais Paris qui est la ville où tout se réalise, même les fantaisies les plus extravagantes des artistes, vient d'assister à un de ces combats. La rencontre n'a pu être chaude, car le bicorne de Pandore est apparu juste au moment où les adversaires croisaient le fer, et elles ont dû faire une halte au commissariat où, dans l'appareil sévère de la justice, elles ont juré de ne pas recommencer.

De cette aventure, je ne regrette qu'une chose, c'est qu'elle ait eu pour héroïnes deux... comment dire?... deux demi-mondaines, puisque le mot fait aujourd'hui partie de la langue usuelle. En effet, et sans estimer qu'on doive mettre flamberge au clair à tous propos, je ne suis ennemi du duel ni pour les hommes, ni pour les femmes. J'estime qu'il est telles circonstances dans la vie où il faut savoir faire le sacrifice de sa personne, et qu'il est telles injures, telles actions, qu'on n'efface pour les premières, ou qu'on ne justifie, pour les secondes, que sur le terrain. Le duel moderne, que Dumas définissait cette semaine encore, avec plus d'esprit que de raison, le *duel — apéritif*, est toujours chose grave.

Pour cent qui se terminent par des déjeuners, c'est encore trop de l'un qui se conclut par la mort d'un des combattants. Aller sur le terrain, c'est, en somme, comme de s'embarquer sur le P.-L.-M. : on ne sait jamais si on en reviendra, et, ma foi ! il est déjà bien joli — en ce siècle de pleutrerie pantouflarde et de passions bourgeoises, — de trouver des individus pour faire une minute au moins abnégation de leur existence et bravement essayer de se larder de coups d'épée ou de se cribler de balles, sous le soleil levant, dans ces bois gris de l'aube, dont la seule contemplation fait rêver de parresses longues et évoque le passé charmant ou triste par je ne sais quelle communion des plantes et de l'âme.

Ces dernières années, si l'on voulait se livrer à l'exercice de la statistique, révéleraient toute une série de duels qui se sont tragiquement achevés. Les gens qui font courir le bruit qu'une rencontre n'est jamais dangereuse sont des gens malavisés généralement, des poltrons souvent, qui ont intérêt à ce qu'on abolisse cette épreuve salutaire, qui est plus précieuse qu'on ne croit pour la conservation des traditions d'honneur et de bravoure. Telles insultes ne se corrigent pas par des arrêts demandés à des juges, et il n'est pas besoin d'insister sur ce fait que ceux qui font le plus souvent appel aux armes pour laver des outrages de polémique, les journalistes, ont tout intérêt à

ce que la réparation par les armes reste dans nos mœurs, non point comme la lutte, sans autre issue que la mort, de deux galants hommes, mais comme l'échange que tous deux font de ce qu'ils ont de meilleur et de plus noble en eux.

Il n'y a pas loin de la main au cœur, et parce que le plus fréquemment les affaires d'honneurs se soldent par une égratignure il faut se garder d'en déduire que le duel n'est qu'une plaisanterie. Ceux-là le savent bien qui ont servi de témoins à un ami, et qui, sentant la responsabilité terrible qu'ils assumaient, restaient la veille du combat, dans la plus angoissante des insomnies, plus agités et plus fiévreux que les adversaires eux-mêmes.

Si donc, les femmes se mettent à se battre, et je n'entends pas, je le répète, qu'elles doivent aller sur le pré pour un commérage blessant, une plaisanterie de salon ou une calomnie de boudoir, j'estime qu'elles ne peuvent qu'y gagner en estime et en considération. Notre sexe ne manque pas, après tout, de grands exemples dans ce sens. C'est un peu le fait de nos temps placides de nous avoir réduites uniquement au pot-au-feu et au rapetassage. Le grand rôle d'héroïne un peu les siècles à venir nous appartient en propre. Que nos maris en découlent quand leur personne est en jeu, rien de plus juste. Mais quand l'injure nous a été faite directement et quand elle nous vient d'une femme, pourquoi chargerions-nous quelqu'un de nous venger ? J'ai là-dessus une opinion catégorique, et qu'on me qualifie d'amazone moderne, de folle même, peu me chaut ! Jeanne d'Arc n'était qu'une folle, Jeanne Hachette aussi ; toutes deux ont été énergiquement guerrières, et toutes deux étaient femmes. Il n'est pas aujourd'hui quel'un qui osât les railler, à cause de leur sexe. On nous a fait, d'ailleurs, depuis les dernières années bien des concessions sur ce point. Femmes d'épée, femmes de cheval, cela ne fait plus rire. Tous les efforts nous sont ouverts, et — croyez-le bien — l'heure est proche où, mieux jugées, admises à une plus complète égalité pour les hommes, on nous laissera le soin de veiller nous-mêmes à la garde de notre honneur et toute la responsabilité de nos actes — inconséquents ou raisonnables.

PHILAMINTE.



POUR L'AIMÉE

Quand tu te dresses sur ton lit,
Dans les profondeurs de l'alcôve,
Sous ton regard ardent et fauve,
La lumière du jour pâlit.

Sous la blancheur de ta chemise,
Brille la pointe de tes seins,
Et je lis d'étranges dessins,
A la lèvre qui m'est promise.

Oh ! les bras nus sous le satin !
Oh ! la nuque et ses mèches folles !
Et le marbre de tes épaules ;
Et tes légers regards du matin !

Il se peut que je t'appartienne ;
Que j'aie et la bouche et les yeux
Mais est-ce assez ? je voudrais mieux
Et que ton âme soit moins tienne.

Car l'ivresse de notre chair
N'est rien si je ne sens en elle,
Le mystère élargir son aile,
Et si ton corps seul m'est offert.

Et si rien autre en loi ne monte,
Qu'un frisson odieux et vain
Qui nous grise comme un vieux vin
Et nous r'avait à noire bonté.

SIR FANTASIO.

NOUVELLES ET ÉCHOS

Quelques détails sur la tournée de Coquelin : Les soixante-six représentations de Coquelin aîné et de sa troupe dans l'Amérique du Sud, du 28 mai au 13 septembre 1888, ont rapporté plus d'un million de francs.

M. Coquelin a joué le *Voyage de M. Perrichon*, l'un *Parisien*, le *Député de Bombignac*, *Gringoire*, *Chamillac*, *Gabrielle*, *M^{lle} de la Seiglière*, *Don César*, *Ruy Blas*, *La joie fait peur*, etc. Le grand succès de la campagne a été les *Surprises du divorce*, qui ont été jouées onze fois dans ces pays où l'on fait difficilement une bonne seconde salle avec une pièce à succès. Ces onze représentations ont donné un total de recettes de 282,000 francs. Coquelin a joué aussi *Tartuffe*, l'*Etourdi*, les *Précieuses ridicules*.

Dans *Pépa*, la nouvelle pièce de M. Henri Meilhac et Ganderax, que prépare la Comédie-Française, le rôle destiné dans le principe à M. Got, sera créé par M. de Feraudy.

Pépa passera le 25 courant. Aussitôt après *Mahomet*, de M. H. de Bornier, entrera en répétition.

Nous apprenons le prochain mariage de notre compatriote Louis Besson, critique dramatique de l'*Événement*, avec M^{lle} Alombert.

M^{lle} Alombert appartient à une ancienne famille lyonnaise.

Le mariage sera célébré à Lyon, le 25 de ce mois.

La classe de déclamation au Conservatoire de Lyon, ayant jusque-là donné des résultats absolument négatifs il serait question de la supprimer. Nous pensons qu'il serait plus juste, avant d'en arriver à cette extrémité, d'en changer le titulaire. Si le professeur actuel n'est pas à la hauteur de son emploi, il faut essayer d'un autre avant de condamner l'institution. C'est assez logique.

M. Lockroy, ministre de l'instruction publique vient de décerner les palmiers d'officiers d'Académie à M^{me} A. Patti. La célèbre artiste ne compte plus les concerts qu'elle a donnés, qu'elle donne encore, au profit d'œuvres de bienfaisance. C'est au milieu d'une de ces fêtes charitables qu'elle lui ont été remises, et au même moment, le pianiste Tito Mattei, qui prêtait également son concours, a attaqué sur le piano la *Marseillaise* qu'il a jouée avec un brio inexprimable ; la salle entière s'est levée et tout le monde est resté debout pendant l'exécution de notre air national. L'émotion de la diva était à son comble. Ceci se passait à Swansea en Angleterre en présence de toutes les notabilités de la ville.

Il paraît que Paris et Lyon n'ont pas le monopole de ce qu'on a appelé successivement les gands, les petits crevés et les copurchies, pour n'embrasser que la période contemporaine.

Vienne, en effet, la capitale de l'Autriche, a ses « gigerl ».

Ces gommeux du Graben, d'après un écrivain autrichien sont « malingres, souffreteux, portant des paletots plus courts que les jaquettes, des bottines dont les pointes menacent le ciel, des pantalons impossibles, des chemises à devants zébrés de bandes de couleur bleu et noir. Ils eurent même un moment l'idée extravagante d'orner leurs nœuds de cravates de petites montres, ce qui les aurait obligés de demander aux passants l'heure qu'ils avaient. »

Eh bien ! mais il nous semble que le gigerl de Vienne est proche cousin de certains de nos élégants. On reconnaîtra en tous cas l'un et l'autre à ce trait commun qu'il donne la main en décrivant une demi-courbe avec son bras et en présentant verticalement l'annulaire et le petit doigt.

En quoi, du reste, gommeux autrichiens et gommeux français ont pris modèle sur les « mashers » de Londres. Cette façon de donner la main est, en effet, d'importation anglaise, et voici quelle en est, nous affirme-t-on, l'origine. Une très grande dame du Royaume-Uni ayant un rhumatisme qui l'empêchait d'employer le mode usuel du shake-hand, se résigna à la demi-courbe en question. Comme c'était une très grande dame, la nouvelle manœuvre fut jugée gracieuse et adoptée. Vous voyez maintenant qu'elle fait loi à Vienne et à Paris comme à Londres.

A partir du 30 octobre, M. Catulle Mendès publiera tous ses contes inédits dans l'*Echo de Paris* transformé.

JEAN DE PARTOUT.

UN COMBLE !

Il est écrit que toutes les fois que nous touchons à M. Bruel, c'est de choses plus cocasses les unes que les autres dont nous aurons à parler !!! Oyez plutôt l'énormité suivante :

M. Bruel qui n'a pas été reçu à l'examen du brevet élémentaire, il y a quelques années, fait partie non seulement de la commission dudit bre-

vet élémentaire, mais encore de celle du brevet supérieur !!!

C'est le comble des combles !

On pourra nous objecter que c'est comme examinateur de dessin que M. Bruel figure dans ces deux commissions, et qu'à l'époque où il a été refusé au brevet élémentaire, celui-ci ne comportait pas le dessin.

A cela nous n'avons qu'une réponse :

La *Vie Lyonnaise* connaissant les capacités de M. Bruel aussi bien que son amour des *pièches de chen chous*, parie dès aujourd'hui vingt de *ches belles pièches*, que M. Bruel est incapable d'exécuter le modèle que nous choisirons dans la série donnée aux candidats.

Le pari reste ouvert trois jours, c'est-à-dire jusqu'à mercredi soir.

C'est égal, les professeurs qui préparent les élèves aux examens des deux brevets, ne doivent pas être flattés lorsqu'ils pensent que parmi ceux appelés à examiner leurs candidats, il s'en trouve un qui n'a jamais été capable d'être reçu au même brevet.

La farce est bonne n'est-ce pas ?

X. Y. Z.



LES ON DIT

On dit qu'à la suite de sa nomination au grade d'officier d'Académie, notre poète lyonnais Jean Sarrazin a vendu son foin et s'est retiré des olives.

On dit qu'il est surprenant que le Conseil municipal soit aussi Lang à liquider l'affaire de la Martinière.

On dit que la voiture des chèvres de Bellecour est actuellement entraînée par un cheval !

On dit que M. Dalbert désespérant de jouer devant plus de cinquante personnes vient de partir pour Paris afin de découvrir quelques pièces capables de ramener le succès aux *Gélestins*.

On dit que la politique du *Petit Lyonnais* vient d'être violée par les Boulangistes.

On dit qu'à cette nouvelle les trente-sept partisans que compte dans notre ville le *brav' général* se sont spontanément abonnés au journal, doublant ainsi son tirage.



A LA MARTINIÈRE

Le directeur de l'Ecole de la Martinière n'a décidément pas de chance. Après sa première gaffe d'il y a quinze jours, le voici qui s'empresse d'en commettre une seconde.

C'est peut-être pour justifier nos dires qu'il s'acharne à faire acte d'autorité, et à provoquer le personnel enseignant de l'Ecole. Dans ce cas il a une fois de plus pleinement réussi avec l'ordre du jour qu'il vient de communiquer à Messieurs les Professeurs.

Il serait vraiment dommage de n'en pas donner un résumé :

Des abus s'étant produits à plusieurs reprises, le Directeur de l'Ecole la Martinière a l'honneur d'informer MM. les professeurs qu'il leur est, à dater de ce jour, formellement interdit de donner des répétitions aux élèves de l'Ecole. Cette défense comprend non seulement les répétitions qui pouvaient être données dans l'Ecole même, mais encore celles qu'ils donnaient à leur domicile. Le Directeur de l'Ecole est certain que MM. les professeurs voudront bien tenir compte du présent ordre du jour.

Ainsi, application de son règlement vis-à-vis d'un répétiteur, c'est-à-dire renvoi de ce répétiteur parce qu'il n'est pas bachelier

à vingt et un ans alors que M. Bruel, professeur à l'école n'est pas même muni d'un simple brevet d'instruction primaire ; manœuvres d'intimidation de la part de ses amis vis-à-vis de professeurs, cela dans l'espoir de ramener ceux qui peuvent encore hésiter par crainte du maintien de la direction actuelle ; ordre du jour dans lequel il interdit de donner des leçons particulières aux élèves de l'Ecole, tel est le bilan des premiers jours de la nouvelle année scolaire.

Il est vrai que pour justifier sa dernière mesure, M. Lang ajoute que son ordre du jour est pris afin d'empêcher le renouvellement de certains abus qui se sont produits. Cependant il oublie d'énumérer ces abus, de nous dire où et quand ils se sont produits. Serait-ce parce qu'un professeur de ses amis a eu assez peu de délicatesse ces derniers temps — et cela a été prouvé et avoué devant la Commission d'enquête — pour majorer les notes de ses élèves ? Mystère.

Dans tous les cas on ne pourrait déduire de ce fait que tous les professeurs de l'Ecole sont des gens indécents, et le fussent-ils, ce ne serait encore pas en supprimant leurs répétitions qu'on remédierait au mal. Mais M. Lang ou plutôt M. Bouvet — car dans toutes ces affaires, on reconnaît la main de M. Bouvet — mais ces Messieurs, dis-je, n'ont rien envisagé n'ont rien voulu voir ni comprendre de cela. Il y avait un petit acte d'autorité à jouer, ils ont voulu montrer qu'ils étaient capables de le jouer, voilà tout.

L'ordre du jour de mardi en rappelle un autre, lui il y a un an, aux mêmes professeurs. Mais celui-là était encore plus drôle, plus... comment dirai-je ? que le dernier, en ce sens qu'il donnait à M. Lang le droit de désigner, dans sa haute sagesse, ceux qui pouvaient sans crainte pour l'école donner des répétitions aux élèves, et ceux — je me demande lesquels ? — qui n'en pouvaient pas donner.

En voici l'à peu près :

Messieurs les professeurs sont informés qu'à dater de ce jour, les répétitions qu'ils avaient la faculté de donner aux élèves de l'Ecole de la Martinière, seront subordonnées à l'autorisation de M. le Directeur de l'Ecole. Ces autorisations devront être demandées même lorsque les répétitions seront données chez MM. les professeurs.

Voyez-vous le directeur de l'école s'insinuant dans les affaires des professeurs, et pénétrant dans leurs appartements, pour constater la présence de trois ou quatre élèves en répétition ? — Le voyez-vous réclamant audits professeurs assez intelligents pour avoir passé outre à son ordre du jour fantaisiste et continuer tranquillement à enseigner leurs élèves, la permission de donner ces répétitions ?

C'est bouffon !

On se figure revenu aux plus beaux jours du régime impérial, à cette époque où l'on venait perquisitionner à votre domicile pour bien constater que vous ne cachez pas entre votre paillasson et vos matelas des brochures ou des bombes, susceptibles l'une et l'autre d'attenter à la sûreté de l'Etat ! Au lieu de Bonaparte c'était M. Lang qui opérait. Et au lieu de se passer dans toute la France cela s'exerçait simplement rue des Augustins !

Il est vrai qu'aucun membre de la commission administrative au nom de laquelle cet ordre du jour était lu, sauf peut-être M. Bouvet qui avait vraisemblablement inspiré M. Lang, il est vrai, dis-je, qu'aucun membre de la commission n'en avait eu connaissance. Et la meilleure preuve est que quelques jours après un administrateur de l'école, venant trouver le professeur de son fils pour le prier de lui donner quelques leçons particulières avait, avec lui ce petit dialogue :

M. Barbier. — Je désirerais que vous donniez à mon fils quelques leçons particulières. Il n'est pas très fort et cela l'aiderait.

Le professeur. — Je le veux bien, M. Barbier, mais auparavant il faut que je demande la permission à M. le directeur.

M. Barbier. — Comment ? la permission au directeur ? Mais ce n'est pas ici, c'est chez vous que je voudrais que mon fils prit ses leçons.

Le professeur. — J'entends bien, Monsieur, mais il me faut quand même la permission de M. Lang.

M. Barbier (surpris). — Comment ! chez vous, vous n'avez pas le droit ? — Et en vertu de quoi, s'il vous plaît ?

Le professeur. — Mais l'ordre du jour ?... Vous ne savez pas ?... C'est par ordre du jour que cela nous est défendu. Il nous faut une

nombre de ses clowns; cette année ils sont étonnants de brio et d'entrain; à signaler parmi eux un groupe de sauteurs qui est arrivé à réaliser le comble de l'audace et de l'agilité.

Je vous ai déjà raconté les chutes vertigineuses opérées par Miss Kabowl de la hauteur de dix tables superposées; ce travail est vivement applaudi.

M. Cascabel, l'inimitable homme protégé, continue à remporter chaque jour le légitime succès que lui valent ses dernières créations; ses imitations sont d'une ressemblance à s'y méprendre.

C'est, enfin, M. Salvator, le terrifiant et courageux dompteur; j'engage toutes les personnes qui ne l'ont pas vu aux prises avec ses trois lions, dont deux lionnes terribles, d'aller voir ce nouveau belluaire. Si elles ne reviennent pas vivement impressionnées par ce spectacle, c'est qu'alors rien ne peut plus les émouvoir.

M. Rancy, afin de tenir constamment la curiosité du public en éveil varie tous les jours la représentation. Il ne recule devant aucun sacrifice pour faire de son établissement le premier de ce genre et il y a réussi pleinement.

Ce soir samedi, débuts de nouveaux artistes.

LA « VIE LYONNAISE » PARTOUT

GRENOBLE. THÉÂTRE. — Les artistes de notre troupe lyrique, qui s'étaient montrés à nous pour la première fois dans les *Mousquetaires* de la

Reine ont continué leurs débuts dans *Si j'étais roi*, le Maître de chapelle et *Lucie de Lamermoor*. M. Thys, baryton qui a débuté dans *Si j'étais roi* nous a paru être un chanteur agréable et un excellent comédien. Sa voix manque peut-être un peu d'étendue; mais beaucoup d'autres qualités et entr'autres celle de musicien consommé font oublier ce léger défaut. Son succès s'est affirmé dans *Lucie* et ce sera certainement un des artistes qui feront plaisir cet hiver.

L'admission de M. Grozel et de M. Béranger paraît devoir s'imposer, après les applaudissements qu'ils ont remportés l'un et l'autre dans *Si j'étais roi*, après les ovations faites à M. Grozel au troisième acte de *Lucie*.

Mlle Stella de la Mar nous sera certainement acquise. Après avoir été une *Némée* pleine de poésie et de grâce, elle a joué le rôle de *Lucie* avec tout le sentiment et toute la douceur mélancolique qui convient au troisième acte de cet opéra; à la scène de la folie elle a remporté un véritable triomphe.

Le succès de Mlle Barria, dugazon, est même certain quoiqu'elle ait été une charmante Gertrude dans le Maître de chapelle, une bien gracieuse Zélide dans *Si j'étais roi*. Elle est évidemment une bonne comédienne, une bonne musicienne aussi, mais sa voix manque d'assurance et de force, et on a peur qu'elle soit insuffisante lorsqu'elle sera chargée des premiers rôles dans l'opéra.

La troupe de comédie et de drame a interprété le Docteur Jago, la Cagnotte, *Vingt ans après*, et le Courrier de Lyon. Nous ne donnerons pas encore notre appréciation définitive sur cette troupe.

Nous constaterons seulement que M. Gréle, premier comique, celui qui nous avait paru réunir le plus de qualités sérieuses a été refusé par vingt-sept voix contre vingt-deux.

Samedi 20 octobre, nos Bons Villageois et les Noces de Jeannette, dimanche, les fils de Rodin, mardi, Mireille.

DIJON. — ALCAZAR D'HIVER. — A l'heure où paraîtront ces lignes, une partie de la troupe actuelle aura fait ses adieux au public dijonnais.

M. Brun, Mlle Virga, Marguerite Gauthier, Fougères, Eyras, nous auront quitté pour aller cueillir d'autres lauriers à Grenoble et Saint-Etienne.

M. René Delsol est toujours parmi nous et son succès grandit chaque soir.

M. Linck nous reste encore quelques temps ainsi que Mlle Rinaldi pour compléter le cadre d'opérettes.

Grand succès de *Chez Niniche*, opérette jouée par MM. Delobel, René Delsol, et Mlle Rinaldi.

On annonce pour quelques représentations le couple Hobert-Lehmann, duettistes de la Scala de Paris.

Prochainement nouveaux débuts.

X. Y.

NARBONNE. — FOLIES NARBONNAISES, direction: Jean Barrière. — La famille Carangeot engagée par l'agence Rasimi vient de débiter avec un franc et légitime succès. Malheureusement le public sera privé des meilleurs exercices, de ces vaillants artistes, le travail dans la salle leur étant supprimé. Citons néanmoins Karlos l'homme serpent vraiment surprenant de souplesse et d'agilité.

La troupe lyrique est composée de Mlle Spéranza, chanteuse légère, Baron, chanteuse de genre, Maria Real, romancière, Daphaud, chanteuse diction, Montalais chanteuse comique, Denoyville chanteuse de genre, Esmeralda comique et Darmiany chanteuse travestie. Avec de tels éléments, le succès est assuré et la salle est souvent trop petite pour contenir les nombreux spectateurs.

Félicitations sincères à M. Rousseau administrateur, dont l'activité n'est jamais en défaut.

Fra DAVOLO.

BESANCON. — CASINO. — Après les adieux du quatuor Mezzacopo, mandolinistes et guitaristes des Folies-Bergère de Paris, nous avons eu les débuts du célèbre capitaine Henry, dompteur émérite, ex-chasseur de lions au Sénégal, c'est avec un vrai enthousiasme que l'on a applaudi le sang froid, le vrai courage du capitaine Henry, on est véritablement étonné tout le temps qu'il reste dans sa cage avec sa terrible lionne Saïda et l'on se demande jusqu'à quel point il pousserait l'impudence si à chaque séance le public bien plus effrayé que lui ne lui demandait grâce par les cris répétés: assez! sortez! C'est avec un grand plaisir que nous avons vu la rentrée de M. et Mme Legray, ils nous régaleront tous les soirs de magnifiques opérettes montées avec le gracieux concours de toute la troupe; les débuts des charmantes Mlle E. Clément et Bl. Albert, comiques de genre, et de Mlle Josépha et Dauvray, comiques excentriques; nous n'oublions pas les succès de Mlle Verne, chanteuse légère, ainsi que de Mlle Barria chanteuse travestie, genre Debailleul, et de M. Marty, le désopilant comique grime.

On nous annonce pour demain les débuts de M. Merlin, comique danseur et grime d'opérette. Bravo à M. de Bligny et à ses virtuoses! G.

PASSE-TEMPS HEBDOMADAIRE

N° 5.

BOUTS RIMÉS

Faire un sonnet avec les quatorze rimes suivantes:

Couvent, Chose, Vent, Prose
Paravent, Rose, Lent, Morose
Peur, Cœur, Puer, Puro
Lente, Pente, Mure.

La Vie Lyonnaise publiera le meilleur sonnet envoyé, outre la prime.

PRIME DU PASSE-TEMPS N° 5.
LE RÊVE (roman) par Émile Zola.

Solution du TRIANGLE SYLLABIQUE N° 4.

E L D O R A D O
D O R A D E
R A D E
D O

ONT TROUVÉ: Frédéric Brunet, Pierre Bonnard, de Dard, fils, Un groupe d'abrutis, Un amateur du sucre d'ore, Arsène Florian, Une figure de rentier, Jean Sarrazin, Nias, Un grenoblois, Comte Surleig, Un Anti-gras, Aimé, Bardoires, Boule de Neige, Plumpatt K G, Zufa Zuga, Jacques Crozat.

Petite Correspondance.

X. VALENCE. Oui, nous acceptons vos offres. Envoyez votre correspondance aussi régulièrement que possible.
Frédéric BRUNET. — Laragne. — Oui, merci, amitié.
JACQUEMARD. — Romans. — Votre abonnement parti du numéro 3. Nous y envoyons les quatre premières pages.

Paul BOURDIN. — Lyon. — Nous ne voulons pas nous occuper de cela et la Vie Lyonnaise, n'est nullement Mousquetaire.

THINQUEVILLE. — Lyon. — Merci de vos renseignements. Nous les utiliserons.

Henry LAURENT. — Allez. Donnez-nous de vos nouvelles. UN GRENOBLOIS. — Avions expédié le numéro 2; renvoyons à nouveau avec la prime.

QUÉLIER, Lyon. — Accepté. — Passez à la Direction prendre votre carte.

Fra DAVOLO, Narbonne. — Pouvez-vous faire un dépôt du journal à votre établissement. Je vous enverrai des affiches pour l'indiquer et vingt-cinq exemplaires par semaine.

A tous nos CORRESPONDANTS. — Même demande que ci-dessus. Veuillez nous répondre et nous dire combien d'exemplaires.

M. ANTIGNAS, est prié de faire connaître son adresse, que nous lui fassions parvenir la prime: *L'Immortel*, par Alphonse Daudet, le sort l'ayant désigné.

Le gérant: A. GOMIN.

IMP. P. MORGES-ROUSSEAU.

ANNONCES DE COMMERÇANTS & INDUSTRIELS RECOMMANDÉS AU PUBLIC

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR LA PHOTOGRAPHIE

A. MODESTE & C^{IE}

LYON. — 29, Rue Gasparin, 29. — LYON
ANGLE DE LA PLACE BELLECOUR

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES ET D'ACCESSOIRES

Glaces au gélatino-bromure de toutes marques. — Agrandissements. — Encadrements. — Objectifs Derogy, Berthiot, Steinheil, Dallmeyer, etc. — Obturateurs instantanés de tous systèmes. — Papiers albuminés et sensibilisés. — Cartons. — Atelier spécial pour la construction et la préparation des appareils photographiques. — Modèles spéciaux. — Produits chimiques purs. — Papiers sensibles de toutes marques.

GLACES EXTRA-RAPIDES AU GÉLATINO-BROMURE de Ed. Beernaert, de Gand; A. Lumière et ses fils, de Lyon, et autres marques

M^{me} STÉPHANIE
dont la célébrité est reconnue par tous les événements de la vie par les lignes de la main, les cartes et par correspondance. La seule pouvant justifier de 17 ans de succès à Lyon.
Rue des Capucins, n° 4, au 4^e.
(TERREUX)

BOURDIN
(40^e ANNÉE)
DÉFENSEUR-LÉGISLATEUR
AU
TRIBUNAL DE COMMERCE
CONSEIL DE PRÉFECTURE
JUSTICES DE PAIX
LYON. — Place des Jacobins, 6. — LYON
RECOURS LITIGIEUX
M. Bourdin prend à ses risques et périls tous les frais des poursuites.
(Demander le tarif.)
Vérification des patentes.

PAIN & PÂTES AU GLUTEN

J.-B. GUY

LYON — 11, rue Saint-Dominique, 11 — LYON

FOURNISSEUR DES HOSPICES CIVILS DE LYON & DE SAINT-ETIENNE

PAIN, le kilo.	2 »	PÂTES (en boîtes). 250 gr.	0 55
» 500 gr.	1 »	CHOCOLAT. . . kilo. . .	7 50
» 250 gr.	0 50	» 500 gr.	3 80
» 125 gr.	0 25	» 250 gr.	2 »

EXPÉDITION AU DEHORS

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

EAUX MINÉRALES NATURELLES

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Ancienne Maison Hte ANDRÉ, fondée en 1827

E. MAUGUIN

SUCCESSEUR DE A. SANTENA

LYON, Place des Célestins, 5, et Rue des Archers, 2, LYON

Concessionnaire des EAUX D'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), 0 fr. 35 le litre en bonbonnes.

POUR RÉUSSIR EN TOUT
CONSULTER
M^{me} CLAUDIA
SOMNAMBULE
la seule au monde reconnue par les hommes de science pour posséder les qualités de lucidité et sensitive. Renseigne sur maladies, destinée, pertes, procès, mariages, affaires d'intérêt et de commerce.
LYON, rue Centrale, 4, au 3^{me}
Prix modérés. — Discretion. — Correspondance.

TEINTURE ET DÉGRAISSAGE
EN TOUTS GENRES
MAISON DE CONFIANCE
F. MAROT
1, Avenue de l'Archevêché, 1
— LYON —
Soies au Tendeur. — Soieries, Velours pour Ameublements, etc.

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS
DE
CHAUFFAGE
MAISON DE DÉPOT
Divers modèles de CALORIFÈRES MOBILES ROULANTS, systèmes perfectionnés, de 35 à 60 francs.
Le vrai CHOUBERSKY, 80 francs
C. BALOUZET
A LYON
13, quai des Célestins, 13

Plus de CALVITIE précoce
M. ROCHON, de retour d'Amérique, a trouvé le seul traitement rationnel pour la prévenir et l'arrêter.
M. ROCHON opère lui-même, rue Grenette, 31, à l'entresol.
Salon spécial de teinture.
POUR PRODUIRE DE LA
GLACE
et pour glacer les crèmes sans difficulté, rapidement, économiquement et sans aucun danger, prenez nos nouveaux
APPAREILS TOSELLI
166, Rue Lafayette, Paris.
On les trouve chez tous les principaux Quincailliers de la province et de l'étranger

VÊTEMENTS TOUT FAITS

POUR HOMMES, JEUNES GENS ET ENFANTS

MAISON
A LA FRANCE MODERNE
Rue Neuve, 25 et rue de la Bourse, 6
(EN FACE LE LYCÉE)

A l'occasion de la RENTRÉE des CLASSES la Maison met en Vente à des prix exceptionnels de BON MARCHE un immense assortiment de Vêtements haute nouveauté de la Saison d'Hiver 1888-89.

CORDONNERIE PRIX FIXE CHAPELLERIE

AIX-LES-BAINS
MAISON DORÉE
CAFÉ-RESTAURANT
AVENUE DE LA GARE
SERVICES A LA CARTE & A PRIX FIXE || CHAMBRES & SALONS
Établissement ouvert après les spectacles et pendant toute l'année.

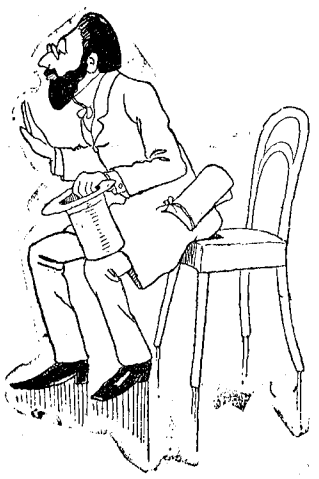
BICYCLES — BICYCLETES — TRICYCLES — TANDEMS
PEUGEOT
Usines à VALENTIGNEY (Doubs)
Construction Française et garantie
Maison de Vente
J. LECOMTE
15-16, quai de Retz } LYON
33, rue Saint-Pierre }
ACCESSOIRES — RÉPARATIONS
Machines à coudre, à broder et à tricoter

PUBLICITÉ GÉNÉRALE SUR LES CARTONS DES JOURNAUX ILLUSTRÉS DE PARIS, ETC.
Les Sous-Main, L'AGENDA MÉDICAL, L'Album illustré de LYON et des Départements limitrophes, 10, Place Bellecour, 10, LYON
AGENCE D'ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DE FRANCE & DE L'ÉTRANGER: POLITIQUES, SCIENTIFIQUES, INDUSTRIELS, DE MODES, ETC.
F. PHILIPPE, fils, Directeur, seul concessionnaire des Annonces et Réclames de la VIE LYONNAISE, 10, Place Bellecour, 10.

La VIE LYONNAISE est en vente:
DANS TOUS LES KIOSQUES ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX
ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL

Et depuis ce temps, la famille des Legall porte dans ses armoiries : « de gueules gyrongonnement traversées d'un boudin serpentiforme tombant d'un ciel étoilé. »

Hebraïus de Tuellème.



CHRONIQUE MUSICALE

Il ne se donne pas une représentation au Grand-Théâtre qui ne soit marquée par la chute bruyante d'un artiste de la troupe. Chaque opéra voit se débattre et finalement périr sa victime. Hier, c'était la dugazon et le baryton d'opéra-comique, aujourd'hui c'est la basse noble et le fort ténor qui vont mordre la poussière. Si nous marchons de ce train-là, il faudra fermer les portes avant la fin du mois car il ne restera plus un seul chanteur debout sur notre scène.

Il s'est commis une grande maladresse, en dehors des engagements défectueux qu'on a faits, c'est celle de produire M. Selrack dans *les Huguenots*. Je sais bien que cet artiste chantait au pied levé et par dévouement, un rôle qu'il n'avait pas eu le temps de répéter. Mais devaient, même dans une circonstance exceptionnelle comme celle-ci, laisser paraître ce présomptueux chanteur dans un opéra qui n'est pas pour lui et, ce qui est plus grave encore, dans un rôle qu'il ne sait pas. M. Selrack a montré de la bonne volonté, mais il a exagéré ses bonnes intentions en outrepassant ses moyens. Il s'est trompé d'heure et de lieu. Il s'est cru plus avancé en talent et dans les faveurs du public et a pris notre première scène pour un théâtre de famille. Voilà son erreur qu'il a payée durement.

Après son premier début dans *la Juive*, où il n'avait pas fait mauvaise figure, M. Selrack avait de nombreux atouts en mains; pourquoi diable a-t-il aussi maladroitement brouillé ses cartes?

Puisque je suis dans *les Huguenots*, je parlerai de la reprise de ce chef-d'œuvre avec M. Cossira que la foule inconstante a fort malmené l'autre soir. Cet artiste chantait pour la première fois l'opéra de Meyerbeer sur la scène de Lyon; la curiosité du public, mise en éveil, était donc parfaitement justifiée par la valeur incontestable de notre premier ténor et par l'importance de l'ouvrage qu'il devait interpréter.

A la suite de cette représentation, toute mauvaise qu'elle ait été pour M. Cossira, je déclare que cet artiste possède admirablement le rôle de Raoul et qu'il a tout ce qu'il faut pour le bien chanter. Visiblement fatigué ce soir-là, notre excellent ténor, a eu quelques notes étranglées du plus désagréable effet, et c'est ce qui explique — je le crois sérieusement — la manière bien inattendue dont il a chanté la romance du premier acte où il a été franchement détestable comme voix. C'est là seulement du reste, que le vrai public lui a manifesté son mécontentement. Ailleurs, tel, par exemple, qu'au quatrième acte, dans le célèbre duo : « tu l'as dit, oui tu m'aimes, » M. Cossira n'ayant pas chanté à toute voix la première reprise de cette phrase, que couronne un *ut bémol* aigu, — la note attendue — il s'est vu attraper par les amateurs du coup de g... osier, absolument navrés.

Eh bien! n'en déplaise à cette joyeuse phalange qui n'a rien d'athénien, et dont l'esthétique est douteuse, l'artiste a interprété toute cette scène d'une façon supérieure, avec un goût parfait. Cette phrase — on me permettra bien d'insister — doit

être dite ainsi : la première fois, douce et tendrement amoureuse, comme un murmure extatique et charmant; à la deuxième reprise, l'émotion de Raoul s'est accrue de seconde en seconde, l'ardeur le stimule et c'est dans un cri d'amour, que lui arrache le paroxysme de la passion, qu'il répète cette belle inspiration musicale. Voilà comme M. Cossira l'a rendue et nous devons l'en féliciter chaudement. Quant aux autres défailles constatées dans cette soirée, l'artiste en saura bien prendre une éclatante revanche.

M^{lle} Tanési faisait dans cette œuvre son premier début. Cette artiste qui doublait M^{lle} Baux l'année dernière est loin de faire oublier sa devancière. Sa voix, qui ne manque pas de puissance, laisse à désirer au point de vue de la qualité, surtout lorsqu'elle veut forcer le son; cela est criard et chevrotant.

J'ai constaté un progrès sensible dans ses notes de poitrine qui ont acquis une certaine ampleur. Mais que la comédienne est insuffisante! Je lui conseille de surveiller ses sorties.

Dans *Aida*, où elle faisait son second début, M^{lle} Tanési mérite les mêmes louanges et les mêmes reproches. Elle a bien dit son air, assez difficile, à l'acte du Nil. Cependant la flamme artistique n'a pas encore passé par là.

Le rôle d'Amnérís convient bien à la nature et au tempérament artistiques de M^{lle} Armand, et s'il n'est pas écrit absolument pour sa voix, elle l'interprète avec une vigueur et une intelligence rares chez une débutante. Plus tard, avec l'habitude de la scène, disparaîtront ces tendances à exagérer son jeu. Je ne saurais pour le moment lui en faire un reproche. J'aime assez l'exubérance chez les jeunes artistes, cela prouve la vie.

Notre baryton de grand opéra a continué ses débuts dans *les Huguenots* et *Aida* où il a confirmé la bonne impression qu'il avait faite dans *la Favorite*. Très correct, dans l'opéra de Meyerbeer avec, déjà, une certaine aisance sous le pourpoint du comte de Nevers, il a chanté son rôle avec cette méthode et ce goût qui l'ont, dès le premier jour, signalé aux amateurs. Sa voix, qu'il a fort belle et très souple, se prête aussi bien aux passages de douceur qu'aux passages de force, je n'en veux pour preuve que la vaillance avec laquelle il a soutenu son éclat du quatrième acte, après avoir si bien détaillé les motifs charmants du premier.

Le rôle effacé qu'il a dans *Aida*, lui a permis cependant de se faire applaudir.

M. Berthomme a une belle voix de basse chantante; c'est convenu, c'est entendu; il chante même avec méthode; c'est encore convenu, c'est encore entendu; mais tout cela ne justifie pas sa présence dans le rôle du grand prêtre d'*Aida* qui exige une basse profonde. Est-ce lui qui va aussi chanter *Sigurd* — de grotesque mémoire — comme l'année dernière? Ce sont là des fantaisies qu'on ne peut tolérer.

Pas grand mal à dire des chœurs qui jusqu'à présent ont été généralement convenables.

Je sais combien sont précieux les chefs d'attaque et je ne voudrais pas les critiquer trop vivement, mais il y en a un tout de même qui a une bien drôle de voix; je ne puis m'empêcher de le constater de nouveau.

On ne peut que se répéter en parlant de l'orchestre de Luigini, dire qu'il est toujours bon. On marchande d'autant moins les éloges qu'ils ont cet effet, sur notre sympathique chef d'orchestre, de l'exciter à mieux faire encore si c'est possible, au lieu de l'endormir dans les vapeurs de l'encens.

A part M^{lle} Sampietro, toujours jolie, souffrez que je me taise sur le ballet en attendant l'arrivée de nouvelles danseuses, guidées par la *Stella* de la nouvelle troupe.



cats de la philosophie et de droit ne lui faisaient point méconnaître l'attrait qui se cache dans le spectacle des actions humaines. Il prenait plaisir à étudier le caractère d'un homme, à scruter les ressorts secrets qui nous font agir, à mesurer l'effet des rapports qui s'établissent entre le monde extérieur et notre être moral. Pourtant la plus haute culture de l'esprit et une rare puissance de réflexion n'altéraient point en lui un sens poétique inné. Son âme sentait vivement les charmes puissants que l'imagination de l'homme supérieur saisit sur les apparences fugitives de la réalité et elle s'ouvrait toute grande à eux.

Mais si son esprit aimait à se jouer à des courts instants dans le monde idéal que chacun de nous se construit à son image et peuple d'être modélés au gré de sa fantaisie, ses aventures tout imaginaires n'avaient jamais dépassé les limites de sa pensée. L'amour était encore pour lui un sentiment inconnu. Il concentrait tous ses desirs autour d'un but unique : parvenir. Tous ses efforts tendaient vers ce but. Il estimait que la vie enferme un sens divin. Ce sens échappe au vulgaire mais il se révèle aux esprits d'élite. Raoul estimait que chacun de nous a pour mission de développer en lui au plus haut degré possible les talents dont Dieu a mis le germe en lui et que sa tâche ici bas est d'en tirer le meilleur parti possible. Raoul mettait au service d'une noble assertion ses labeurs, sa volonté et une qualité qui devient rare aujourd'hui : l'art d'attendre.

Il n'avait point eu le temps ni l'occasion de se former sur les femmes une opinion complète. Elles étaient pour lui comme un livre charmant qu'il n'avait fait qu'entreouvrir, dont il avait feuilleté une page ou deux; mais il s'était arrêté aux premières pages. Peut-être la réserve qu'il mettait dans ses relations avec elles tenait-elle un peu du parti pris. Il goûtait par-dessus tout le charme de leur conversation; il assurait qu'on retire de leur commerce quelquefois un profit intellectuel sérieux et presque toujours un plaisir très vif; il prévoyait en

Mademoiselle Vuillaume est-elle donc devenue étoile depuis peu rue je vois son nom en vedette sur l'affiche?

A quand les débuts de l'opéra-comique? Lorsqu'on aura une basse noble, une première dugazon, un baryton d'opéra-comique, un fort ténor, une deuxième danseuse et un corps de ballet raffraichi, tous artistes acceptables, croyez que la troupe ne sera pas mauvaise et que nous pourrions aborder d'autres opéras que *Faust* et *les Huguenots*.

René TYRCE.

LA HUITAINE DRAMATIQUE

La semaine qui finit a été pour le théâtre des Célestins une semaine de succès et de fructueuses recettes. Je me hâte d'ajouter que M. Dalbert et ses pensionnaires ne sont pour rien dans ce résultat inespéré. Si l'ennui qui règne sur notre scène de comédie, avec la menace de s'y éterniser, a pendant huit jours fait place à la gaieté, c'est à Simon et à son excellente troupe à qui nous le devons. Une troupe qui compte M^{lle} Marie Kolb pour étoile, des artistes comme MM. Didier et Edouard-Georges, est toujours sûre de faire salle comble. A Lyon où nous sommes depuis si longtemps sevrés de théâtre gai, on devait, plus qu'ailleurs encore, acclamer M^{lle} Marie Kolb et ses partenaires; aussi ils viennent de l'être comme pas un dans *Décoré*, le *Fiacre 117*, la *Petite Marquise* et ils le seront encore ce soir dans *Divorçons*.

Il y a quinze jours, on donnait pour la première fois à Lyon, aux Célestins, *Décoré*, la nouvelle pièce de M. Meilhac de l'Académie française; c'est Simon qui nous apportait cette primeur. Je vous ai dit, à cette époque, comment cette pièce était jouée et quel succès y a rencontré M^{lle} Marie Kolb, admirablement secondée par MM. E. Didier, Sully, Edouard-Georges et le reste de la troupe. *Décoré* nous revient avec la même interprétation; je n'en reparlerai donc que pour constater le même succès.

J'arrive au *Fiacre 117*. On se rappelle que la pièce de MM. Najac et Millaud a été jouée l'année dernière aux Célestins par M^{lle} Céline Chaumont qui la créa à Paris avec l'autorité que l'on sait. Il importait de savoir ce que serait la nouvelle interprétation et comment M^{lle} Marie Kolb, après Chaumont, se tirerait d'un rôle qui paraissait tout d'abord ne pas lui convenir; c'était une erreur, M^{lle} Marie Kolb avec les ressources et la souplesse de son talent primesautier a joué Anaïs Vaucresson avec autant d'autorité que Céline Chaumont, et si elle ne nous a pas fait oublier cette dernière au moins a-t-elle donné à son personnage cette note personnelle qu'elle sait imprimer à tous ses rôles. Si Chaumont est irrémédiablement triste on peut dire que Marie Kolb est irrémédiablement gaie. M. E. Didier a joué le rôle de Vaucresson avec cette finesse et cette sobriété qui sont la caractéristique de son talent et qui distinguent les artistes de race. Quant à M. Edouard-Georges, c'est des plus drôles dans le rôle du cocher J. Belgarde; c'est une de ses bonnes créations. MM. Sully (de Portenille) et Derouville, des Célestins (Arthur de Vlan Sec) ont eu aussi leur part de succès.

Le *Fiacre 117* ne peut pas être mieux joué qu'il l'a été par la troupe Simon et la preuve c'est que les spectateurs ont pris un très grand plaisir à suivre les trois actes de la pièce.

La *Petite Marquise*, de MM. Meilhac et L. Halévy, a été pour M^{lle} Marie Kolb l'objet d'un nouveau triomphe. On a de la peine à comprendre qu'avec une marquise aussi charmante le marquis de Kergon puisse s'abrutir dans ses recherches historiques sur les troubadours et comme ce savant endurci aurait bien mérité d'être fait ce que vous savez par l'ardent Du Bois-Gommieux, mais les auteurs de la *Petite Marquise* ne l'ont pas voulu. Voilà pourquoi la marquise revient à de meilleurs sentiments, en même temps qu'à son mari. La morale n'y a pas

elles des sujets d'observation dignes d'études. Mais il n'avait jamais cherché à les connaître de plus près et il se contentait d'avoir pour elles un respect sans bornes.

II

Raoul n'avait jamais vu son château de Raglan. Il le jugea de loin ce qu'il était : une mesure féodale avec ses quatre tours ébréchées et un corps de bâtiment presque en ruines. Il ne put s'empêcher d'éprouver un certain serrement de cœur. C'est là qu'avait vécu la longue lignée de ses ancêtres. Il pouvait les admirer dans les panneaux surmontés d'écussons où s'enchaînaient leurs portraits. Chose étrange! ils ne tressaillèrent point à la vue du dernier de leurs descendants et leurs vives visages noircis par les temps restèrent immobiles.

L'impression de mélancolie qu'il retira de cette contemplation se dissipa bientôt à la vue du splendide paysage qu'il aperçut d'une fenêtre de la grande salle. Un brouillard bleuâtre flottait encore sur la plaine et ne laissait percevoir que la cime des mame-lons. De rares rayons de soleil essayaient de pénétrer dans cette masse confuse et mettaient des lueurs roses sur ses flancs. Un versant de la montagne qui faisait face au château de Raglan se dégagea enfin de l'ombre, et le jeune homme put apercevoir, à l'aide de sa lorgnette, une élégante maison de campagne qui ne ressemblait point au château de Raglan. Elle était adossée à une colline et à demi cachée sous les arbres. Le toit d'ardoise en pente étincelait au soleil levant.

Le paysan qui remplissait les fonctions d'intendant du château était dans l'appartement voisin, occupé à frotter les meubles et à secouer la poussière, le jeune homme l'appela : — Maître Pierre, dit-il, quelle est donc cette maison de campagne là bas... en face, que Raglan a l'honneur d'avoir pour voisine?

perdu et nous y avons gagné une spirituelle comédie de plus.

De l'esprit, il y en a beaucoup dans la *Petite Marquise*, mais de cet esprit fantaisiste essentiellement parisien qui exige pour être fidèlement rendu des artistes tels que Marie Kolb et E. Didier qui jouait le rôle Du Bois-Gommieux. Edouard-Georges (le marquis de Kergazon) est des plus amusants, il faut lui entendre dire si l'on veut rire : « c'est le trou, le trou, le trou, le troubadour. » M^{mes} Jeanne Lepage, Cassan et Elza Vogel concourent à la bonne interprétation de la pièce par leur gentillesse.

Ce soir samedi, les mêmes artistes donneront *Divorçons*, on a pas oublié à Lyon le succès que M^{lle} Marie Kolb s'est taillé dans la création du rôle de Cyprien, au Théâtre-Bellecour. Malgré le grand nombre de représentations qu'il en fut donné, ce succès ne saurait être épuisé. — Tout le monde voudra revoir cette comédie de Sardou dans laquelle s'est incarné un des côtés les plus curieux et les plus intéressants du talent de Marie Kolb. Comme le rôle de Des Prunelles sera tenu par M. E. Didier, je n'ai pas besoin d'ajouter que *Divorçons* sera parfaitement joué et qu'il y aura foule aux Célestins.

Simon et son excellente troupe que nous aurions voulu garder plus longtemps, sont forcés de nous quitter pour Marseille où ils vont donner une série de représentations sur la scène du Gymnase. Ils quitteront Lyon demain. Très sincèrement, tant pis! Je ne serai pas le seul à regretter ce départ.

M. Dalbert se déciderait-il enfin à tenir compte des critiques qui lui ont été adressées? On m'annonce, en effet, que *Maître Guérin*, d'Emile Augier, qui n'a pas été joué à Lyon depuis 15 ans, va être repris incessamment. On me dit aussi que la direction apporte tous ses soins à cet ouvrage qui, elle l'espère, fournira une fructueuse carrière. C'est aussi la grâce que je lui souhaite.

On répète également aux Célestins *Roger la Honte*, le grand succès du jour à Paris. D'autre part, M. Dalbert serait en ce moment à Paris afin de se rendre compte par lui-même des œuvres nouvelles qui sont actuellement en représentation sur les principales scènes de la capitale et de traiter avec les auteurs des ouvrages qui lui paraîtront dignes d'être représentés aux Célestins.

J'espère que ce beau programme se réalisera à la satisfaction du public comme de la direction et que je pourrai au moins faire à M. Dalbert des éloges mérités.

J.-L. DE PRAZ.

LES CAFES-CONCERTS

CASINO DES ARTS

C'est décidément au Casino où il faut aller pour trouver des spectacles variés et des attractions toujours nouvelles. Il ne se passe pas de semaine que la direction, avec une activité dont on ne saurait trop la louer, ne découvre et ne produise au public des artistes qu'il ne connaissait pas.

Parmi les débutants il faut tout d'abord que je cite la troupe Magron composée de cinq artistes mimes qui à eux seuls suffiraient — si le Casino n'avait que ça — à faire le succès de l'établissement. Ils sont vraiment désopilants, abracadabrants, ces Magron, dans leurs excentricités musicales et leurs pantomimes anglaises. Allez voir les *Hommes d'armes de Landerneau*, la *Marche des facteurs* et *Un drôle de Contrat*, joués et mimés par ces cinq artistes; si vous n'en revenez, comme moi, malade d'avoir trop ri, c'est que assurément vous n'avez plus de rate à désopiler, et alors, tant pis pour vous! A signaler aussi la rentrée très applaudie de M. Delot, chanteur comique, qui vient encore augmenter la troupe déjà nombreuse des artistes chantants du Casino.

— Cette maison, Monsieur le comte? Monsieur le comte ignore peut-être que M. le marquis son père avait vendu à un négociant de Paris une partie de son domaine de Raglan et que...

— Tiens, dit Raoul qui suivait sa pensée. Mais cette maison est donc habitée en cette saison... à la fin du mois d'avril! Je vois des fenêtres qui s'ouvrent et de la fumée qui s'échappe des cheminées. Ce négociant est donc un homme dégoûté des hommes et des choses qu'il est venu s'enterrer tout seul dans ces montagnes?

— Tout seul! Oh non. M. Survil n'est pas seul. On dit dans le village qu'il a fait de mauvaises affaires, qu'il est ruiné ou à peu près, et il est venu s'établir à la campagne avec sa fille, Mademoiselle...

— Ah! interrompit le comte avec indifférence et il la retient ici! Bah! elle a peut-être passé la cinquantaine et ses dents commencent à tomber.

— Oh! non, Monsieur le comte, répondit le paysan un peu scandalisé. M^{lle} Marie a trente ans. Et elle trouve encore le moyen de faire paraître laides nos plus jolies filles. Il n'est bruit dans le pays que de la beauté de M^{lle} Mary.

Raoul commençait à prendre intérêt à la conversation du vieux paysan. Il demanda d'un air dégoûté, sans dissimuler sa curiosité : — Ah! et pourquoi la belle M^{lle} Mary n'est point mariée encore? Les comères du village le disent-elles aussi?

— On n'en sait rien, répondit maître Pierre. Les uns prétendent que le père, absolument ruiné, ne peut pas fournir à sa fille une dot suffisante, mais à cela les autres répondent que M^{lle} Mary a excité bien des passions dont Dieu sait si l'on a jasié! et qu'elle aurait pu, même sans aucune dot, se marier vingt fois. Et cela est vrai, Monsieur le comte, ajouta le paysan.

M^{lle} Mary ne laissa point, les jours suivants, de causer des distractions au jeune comte. Il s'en voulait de penser, sur quelques paroles d'un paysan, à une personne qu'il n'avait jamais vue, qu'il ne

Le gracieux divertissement, les *Roussalkis*, continue à faire fureur; ce ballet est des mieux réglés et les danseuses qui le composent ne seraient pas déplacées sur notre Grand-Théâtre, elles sont jolies et savent danser; aussi est-ce aux acclamations de toute la salle que sont accueillies M^{lle} Rita Papurello, première danseuse; M^{lle} Cécile Angeau, première danseuse travestie, et toutes les gentilles ballerines qui dansent les *Roussalkis*.

Les *Tziganes de Longjumeau*, la charmante opérette de F. Bernicat, a disparu de l'affiche, avant d'avoir épuisé son succès; mais, qu'on se rassure, cette disparition n'est que momentanée et tous ceux qui n'ont pas encore entendu l'œuvre de notre compatriote pourront le faire prochainement.

Ce soir, débuts de nouveaux artistes. J'en rendrai compte dans le numéro de la semaine prochaine.

SCALA-BOUFFES.

L'établissement de M. Guillet, se partage avec le Casino la faveur du public. Tous les soirs la Scala-Bouffes regorge de monde au point que les retardataires ne trouvent plus à se caser. Cet empressement du public est justifié par les artistes qu'on entend et les spectacles qu'on voit dans la coquette bonbonnière de la rue Thomassin. Là aussi nous nous trouvons en face d'une direction intelligente et active qui ne recule devant aucun sacrifice pour plaire aux spectateurs.

J'ai assisté l'autre soir, à la Scala, aux débuts d'une chanteuse excentrique, M^{lle} Alexandrine. Cette artiste appartient aux concerts de Paris où elle a remporté de nombreux succès. Je me hâte d'ajouter que M^{lle} Alexandrine a eu ici le meilleur accueil; elle été applaudie avec enthousiasme et a dû bisser et trisser ses chansons. Avec M. Pichat, toujours étonnant dans ses imitations et la famille Christiani, dans ses merveilleux exercices, M^{lle} Alexandrine complète d'une façon irréprochable cette excellente troupe de la Scala à laquelle on va encore ajouter de nouveaux artistes, par conséquent, de nouveaux éléments de succès.

La fantaisie en un acte de Milher et Numès, le *Roi Maboul*, dont je vous ai déjà entretenu, continue à être jouée avec un entrain endiable par toute la troupe.

Dans le prochain numéro de la *Vie Lyonnaise*, je vous parlerai des artistes que M. Guillet fait débiter aujourd'hui et demain.

A. G.

CIRQUE RANCY

Toujours grande affluence de monde au Cirque de l'avenue de Saxe. La troupe équestre n'a jamais été meilleure et c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'on voit M. Alphonse Rancy dans ses exercices de haute école. Le Cirque Rancy s'est toujours aussi fait remarquer par la qualité et le

(Voir la suite page 4).

HYGIÈNE ET BEAUTÉ

VISAGE ET DES MAINS

Guérison en une nuit des GERÇURES, HAÏE, BOUTONS, ROUGEURS, DÉMANGEAISONS, etc., par l'emploi de la

CRÈME BELLECOUR

Il suffit de faire l'essai de ce produit pour se convaincre dans les 24 heures de sa valeur. Nombreuses attestations.

Emploi. — Il suffit d'en étendre une légère couche sur la peau, et ne l'essuyer qu'après cinq minutes environ avec un linge fin, légèrement humide. — Pour hygiène du corps, faire frotter un demi-façon dans un bain tiède.

Vente : A Lyon, pharmacie de BERTRAND aîné, HANTZER, successeur, place Bellecour, 21.

PAPIER SATIN

PAR PROCÉDÉ SPÉCIAL

SEUL FIN ET FORT COMME LA SOIE

AVIS IMPORTANT

Le papier SATIN se vend aussi en cahiers à feuilles gommées. Ce système, très recherché des AMATEURS, permet de faire des cigarettes d'avance ou qui ne se déroulent jamais en fumant. — Prix : 10 cent. BOIS FRÈRES. — LYON.

verrait probablement jamais. Cependant, par un phénomène singulier, plus il essayait de chasser cette pensée qui l'obsédait, plus elle revenait avec avec insistance. Une agitation secrète emplissait son cœur; il était comme dans l'attente de quelque événement. Il pressentait que quelque chose allait se passer. Que serait ce quelque chose? Il n'en savait rien. Raoul avait l'imagination vive; les gens à imagination vivent se créent des aventures imaginaires et se persuadent aisément qu'elles leur sont arrivées ou qu'elles vont leur arriver.

III

Je ne sais comment la chose se fit, mais la chose est certaine. Le comte de Raglan, deux ou trois jours après cet entretien, montait à cheval et se dirigeait vers l'élégant chalet de M. Survil. « Eh quoi, se disait-il, ne puis-je donc pas, sous prétexte qu'il a un vilain, faire visite à un honnête négociant qui est mon voisin et à qui les convenances m'ordonnent après tout de faire visite? Eh! bien je la verrai cette Mademoiselle Mary! Qu'a-t-elle donc de si effrayant? A coup sûr, elle ne me mangera point. Je tiens pour certain au surplus que maître Pierre a mal placé son admiration et qu'elle me paraîtra à moi, sottise, laide et commune. » Et il avait sauté son cheval.

Le comte Raoul à cheval était charmant. Son père avait été un excellent cavalier et il avait voulu que Raoul apprît l'équitation dès le bas âge. Raoul semblait n'avoir fait que monter à cheval toute sa vie. Il maniait avec une grâce légère la bride de Blackbell. Ce jour-là une profonde pensée semblait absorber le jeune homme.

Fernand HENRIOT.

(A suivre.)

LE SACRIFICE D'UNE FEMME

I

Le comte Raoul de Raglan, après avoir, en l'année 186... terminé de brillantes études dans un grand lycée de Paris, résolut d'étudier le droit. Il fut reçu successivement à quelques années de distance licencié, puis docteur. Son père, un vieux général plein de mérite et de bravoure, avait été tué dans l'expédition d'Algérie, et il n'avait point connu sa mère qui était morte en lui donnant le jour. Il n'avait que des parents maternels éloignés. Il pouvait disposer de sa personne et de sa fortune qui se montait, disait-on à trois millions. La dernière année de préparation au doctorat avait légèrement altéré sa santé; et c'est pour se reposer de ses fatigues intellectuelles qu'il partit un beau matin du mois d'avril pour un petit château qu'il possédait dans le Morvan.

Une de mes amies avait coutume de dire : « Voulez-vous apprécier d'emblée la valeur d'un homme, examinez ses yeux. Le regard, c'est l'homme. » Le comte avait des yeux admirablement beaux. Les études avaient fatigué et altéré sa vue et l'avaient rendue un peu courte; elles n'avaient pu faire disparaître leur jeu et leur éclat. Il avait toujours vécu au milieu des livres, mais la science n'avait point étouffé la jeunesse en lui. Il avait un goût très vif de l'observation morale, il était occupé sans cesse à étudier les autres et lui-même; mais il était très accessible à l'enthousiasme et aux sentiments vifs qu'éveille la vue des belles choses. Esprit curieux, il s'intéressait à tout : les problèmes les plus déli-

autorisation spéciale pour donner des répétitions.

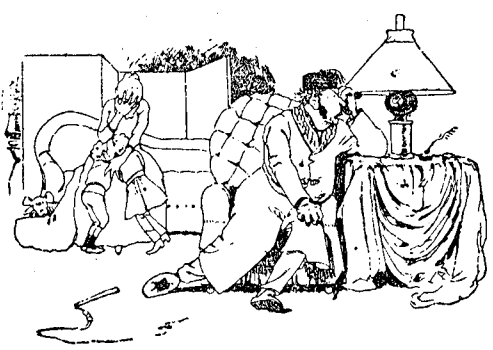
Par ordre du jour ! M. Barbier s'en alla rêveur ; il n'en savait pas le premier mot.

Il n'y a pas très longtemps encore, il était d'usage à la Commission administrative, l'école, non seulement d'encourager les élèves à prendre des répétitions auprès de leurs professeurs, non seulement de faciliter ces répétitions en accordant à chacun la faculté de les donner à l'école même, mais encore d'ordonner qu'elles eussent lieu. Il n'y aurait certainement pas besoin de remonter de dix ans en arrière pour trouver pareils arrêtés de la Commission administrative. Aujourd'hui tout a changé, et ce qui était bon jadis est devenu mauvais puisque M. Lang supprime non seulement les approbations officielles, mais encore interdit aux professeurs, même chez eux, une seule répétition à n'importe quel élève de l'école.

De qui se moque-t-on à la Martinière et quel est le professeur assez peu consciencieux de son droit et de sa dignité pour accepter un régime de pareil bon plaisir ?

Ainsi voilà le personnel enseignant absolument mis en demeure de perdre le peu de bénéfices que pouvaient encore lui rapporter, à la grande satisfaction des pères de famille désireux de faire avancer plus rapidement leurs enfants, les quelques répétitions à domicile qu'il avait ! C'est scandaleux tout simplement !

Paul LEGRAND.



COINS DE CHEZ NOUS

PASSAGE DE L'ARGUE

IV

Que de fois, mon Dieu, j'ai battu l'asphalte de ce passage de l'Argue, le cigare aux lèvres, lentement, extasié, comme emporté dans une vision de ressemblances définites, très loins, au temps où le franc rire s'envolait, large et sonore, des cœurs de nos grands-pères — les vieux dont les farces nous égaient encore.

C'est qu'il y a là, dans un coin bien obscur, bien mystérieux, bien discret, — bien sordide — ce que nous appelons à Lyon un Guignol. Vous n'êtes point dans l'ignorance de ce genre de spectacle. C'est une de nos gloires cela, un de nos triomphes, comme l'enseigne de la maison — celle qui n'a de succursale dans aucun pays. — Nous avons raison d'être fiers. Croyez-vous qu'il soit si facile d'amuser « les foules », de faire se dilater les rates par une gaudiole saine, sans clignements d'yeux, sans déhanchement de torse, sans mettre à nu les dessous de cotillon ; car si, parfois, Madelon montre un peu de la naissance de sa cheville, cela ne fait pas monter au front des spectatrices le rouge de la honte, et ne trouble point les ignominies naïves des enfants chez qui la moindre équivoque chatouille si fort les desirs naissants.

Oui, soyons fiers, et ne nous dissimulons point

que c'est encore « au Guignol » que nous allons quand nous avons besoin d'un peu de gaieté franche bien sentie. Et nous pouvons conduire ici nos mères et nos femmes sans crainte de révoltantes insanités. Ceci n'est point une mince affaire.

Je sais près de là, en face le petit, mais tout petit café où, dans une corbeille, sur la porte, s'étalent des pains au lait que les employés de magasins grignotent le matin à belles dents, mouillés d'un peu de café noir problématique ; je sais, dans l'annexe du passage, un vient dévaler, rue Thomassin, un vicil horloger.

Vous le connaissez, sans nul doute. Il porte de grands cheveux à la romantique ; il est invariablement vêtu d'une houppelande à la façon des maîtres d'outre-Rhin ; il marche très vite, très solennel — car souvent je le dois en ville — il n'est pas très vieux ; toujours sous son bras il porte un coucou auquel il vient de rendre la voix, ou quelque pendule fantaisiste à bergers à bouillottes. Il doit avoir, ce personnage étrange, une clientèle très ancienne. Peut-être — je le crois du moins, est-il l'horloger des antiquaires, très nombreux à Lyon.

C'est une beauté des siècles passés que cet homme, comme un dernier vestige dynastique. Il doit y avoir dans l'histoire de ce personnage quelque chose de curieux à connaître ; je gagerais qu'il y a un mystère là-dessous, et, si l'on voulait s'en inquiéter — ce doit être une âme confiante — et, par gradation, interroger cet homme sur ses aïeux, il est fort possible qu'on arriverait à des révélations au moins surprenantes. C'est puéril ce que je vous dis là, j'ai toujours eu cette manie d'aller au fond des choses qui m'obsèdent, et il se pourrait bien qu'un jour je me glisse, sous le prétexte fallacieux de montre détraquée — le grand ressort, c'est une ressource — jusque dans l'échoppe de ce « type bizarre » et que je lui arrache des secrets. Je vous les conterai, oh ! discrètement, selon la « gravité du cas ».

Le passage de l'Argue très étroit, extrêmement contaminé avec ses marchands de cone de chasse et de flageolets, ses restaurateurs à la confection, ses confiseurs et ses restaurateurs à bon marché, est bien le plus charmant endroit de notre ville qu'on puisse rêver. Il y a ici quelque chose d'un parisianisme échevelé : l'étrangeté des étalages, la bizarrerie des lieux, les passants très nombreux, affairés, qui circulent du matin au soir en une houle incessante, les paysans attardés, hypnotisés devant un achalandage, les « gones », qui les heurtent en jetant un lazzi, tout cela est assurément, le plus réjouissant tableau de chez nous.

Et puis, je ne sais pas si vous avez, comme moi, noté ce détail particulier. Il semble qu'on est là dans une remarquable exposition, que tout ce qu'on y voit est remarquable, que, même les gens, ont une allure différente aux autres êtres de la création, que rien ne rappelle la vie extérieure, qu'enfin l'on se promène en un pays prestigieux dont pas une des beautés ne doit laisser insensible l'étranger : qui, par bonne fortune, est venu passer ici quelques heures guidé par sa fantaisie et par son seul caprice.

C'est, évidemment, aller un peu bien loin ; mais l'exagération fait voir plus magiques les choses et, qu'importe le procédé s'il fait monter au cœur le trouble des extases.

N'est-ce pas qu'il est très joli ce petit cycle, à l'une des extrémités du passage, vers la rue de l'Hôtel-de-Ville, vous savez bien : je veux parler de la très mignonne statuette de Mercure — fils de Jupiter, savez-vous qu'il est très fièrement campé ce messager des dieux — car il était — il est très crâne, reposé sur une jambe comme tout prêt à prendre son essor dans l'infini bleu du ciel. Il est bien à sa place ici l'apôtre du commerce ; car il est très commerçant, en effet, ce passage de l'Argue, seulement Mercure était aussi le chef d'une bande de voleurs très bien organisée, c'est même encore que celles de nos jours, et ce n'est pas dire peu. Prenez bien garde par ici, si ce dieu malin prend un jour fantaisie de réunir ses chicanes et de quitter pour

un instant, — pas son lit funéraire... — mais bien son piédestal, vous pourriez, infortunées bonbonnières et poétiques luthiers fermer à double tour vos verrous. Mais ne craignez rien, je le crois incapable d'une action que ne manqueraient pas de lui reprocher et très vertement, les « bonzes » de l'Olympe, ses frères.

Par les temps de pluie ou de neige, quand surpris par l'ondée ou l'avalanche, vous vous réfugiez, haletants, pressés, hagarés, dans le passage qui s'offre à vous, comme un asile hospitalier, c'est encore une grande joie de trouver là un abri contre les intempéries du moment. Et puis, cela permet de rire un peu des « vaillants » de ceux que rien n'arrête et qui, trempés, circulent fièrement le long des trottoirs, persuadés que, décidément avec des hommes tels qu'eux, la France peut dormir tranquille, sur ses deux oreilles, comme on dit communément. Cela paraît un conte. Pourtant, j'en ai connu de ceux-là qui se croyaient de superbes chevaliers d'aventure parce qu'ils avaient tenu tête au vent qui avouge et à la pluie qui submerge. Que voulez-vous la vanité des hommes est chose si singulière. Entre le rentier paisible qui met sa gloire à « culotter » des pipes et le spadassin qui reçoit la neige durant vingt-quatre heures sous prétexte que cela est très chevaleresque — bête plutôt — établissez un parallèle et déduisez un principe philosophique. Bien difficile n'est ce pas.

Vous voyez, cependant, où peut conduire un sujet très prosaïque en soi, je vous parlais du passage de l'Argue, et voici maintenant que je me mets à disséquer les sentiments humains comme feu monsieur Platon, de très ancienne mémoire. C'est vrai que dans ce platonicisme il y a un peu de Plaute, ça compense.

Joanny BONICHON.



La « Vie lyonnaise » est mise en vente partout le VENDREDI SOIR.

LA TOUR EIFFEL

Le chef d'œuvre de l'Exposition universelle a inspiré à notre poète Lyonnais Jean Sarrazin, un sonnet du meilleur goût : les Deux Tours. Nous sommes heureux de l'offrir à nos lecteurs et d'être les premiers à le publier :

LES DEUX TOURS

*Du grand Noël des fils, et leurs tribus nomades,
Pour élever une tour jusqu'aux cieux ;
Pour se mettre à l'abri des terribles noyades
Dont furent tous, hélas ! victimes leurs aïeux.*

*Rapidement on vit murs, arceaux, colonnades,
S'élever où déjà n'atteignaient plus les yeux ;
Mais le ciel qui se rit de ces fanfaronades
Dans la langue frappa ce peuple audacieux.*

*Après quatre mille ans la norme expérience
En France se pratique au nom de la science...
Et si Babylonne eut sa puissante Babel*

*Paris voit s'élever sa formidable Eiffel...
De la confusion le ciel les a dotés
L'une est celle des mots, et l'autre des idées.*

Jean SARRAZIN.

VI

Tante Nine et Pigaille apprirent les longues journées solitaires...

« Oui, faisait Jeanne à Pascal, il me semble maintenant que je t'ai toujours eue près de moi. Quitte-moi, pars, dis-je, rien ne fera que je ne te sente pas là, mêlé à ma vie... je t'aime... je t'aime... »

Et Pascal :
— Ah ! la jupe sent bon le printemps et la vie... Je ne te quitterai jamais...

C'était dans l'Orp, le bois de chênes et de pins qui c'étoient là, au-dessus des rudes chènes et midi. En bas, derrière la muraille tragique des rocs, les vagues grondaient. Et, sur leur jeunesse innocente, le bois familier secouait ses vivaces verdure, les feuilles rudes de ses chènes et les aiguilles flexibles et frêles de ses pins.

... Pascal avait grandi sans désir, dans le rêve béni d'une vie sans trouble comme sans action. Les pierres bleues qui fermaient l'horizon, près de la maison de son père, pures et calmes de lignes éternellement baignées d'une tiède lumière, avaient caché à ses yeux les luttes des hommes et rien, dans son adolescence, n'avait fait monter son sang plus vite à son cerveau. Il était grand et musculeux, mais sa vigueur était élégante et souple, avec un peu de grâce féminine. La lumière des monts bleus s'était immuablement répandue dans ses yeux.

Il était ignorant, ayant appris tout juste autrefois la lecture et l'écriture aux classes communales, faisant chaque jour une lieue pour prendre une leçon de deux heures et s'attardant tellement aux choses de la route, se fondant si absolument dans la splendeur muette des bois et de la plaine, qu'il en oubliait tout de suite les réceptions, l'histoire et la géographie, repris par la nature qu'il respirait sans la regarder ni essayer de la comprendre. Son père avait voulu en faire un marin. Dès lors, les montagnes, à deux heures de marche, c'était le port de Sainte-

CONTES A MADAME VÉRONIQUE

Abbesse à Thelème.

LE BOUDIN DES NOCES

Que ne le disiez-vous, ô Véronique, ma chère abbesse, que cette langue d'autrefois, cet idiome dont je me servais pour vous narrer de joyeux histoires, délaissait parfois à vos nonnains qui, le soir, lisant à la chandelle ces contes de haute grasse, écarquillaient leurs jolis yeux et restaient bouche bée devant quelque mot du temps jadis, ce temps où nos grand-mères buvaient à plein hanap et dansaient la pavane, serrées dans leurs corsets et leurs vertugadins, avec des airs graves, mais se rattrapant aux jours de spectacle avec les bons chevaliers. Et c'était d'un spectacle et bien réjouissant, je vous l'assure, de les voir ainsi s'ébattre sur les prés en été, sur les tapis en hiver.

C'est la cause pour laquelle il y avait autrefois tant de cocus.

Mais revenons à notre sujet ; des formules, ô belles Thelémites, je vous écrirai mes fables dans le langage de ce siècle.

Et pour ce coup le chroniqueur de la Vie Lyonnaise vous dira pourquoi un boudin fit tout seul le mariage de Jean Legall.

Avez-vous jamais passé l'hiver en Ecosse, dans un de ces villages perdus au milieu des bruyères où pépient les grouses, où les sons du pibroch chantent dans les échos des montagnes dorées à l'automne, roses au printemps ? Ah ! le bon pays ! Quel doux parfum d'encens monte des branches de pin qu'on jette à brassée dans les âtres le soir, quand les gens se rassemblent et causent, tandis que les petits poneys enfilés dans les étables, tirent sur leur licol et que leur hennissement clair monte à travers le calme de la nuit !

C'est dans une soirée d'hiver que Jean Legall fit la connaissance d'une fillette qui, ma foi, portait bien ses dix-neuf étés. Cette belle enfant avait pour père le pasteur O'Leylegan, homme de mœurs sévères et rigides, qui n'entendait pas que sa fille se permit de flirter avec le premier venu.

Mais, comme disent les Jésuites, *amor improbus omnia vincit*, ce qui veut dire qu'en amour il faut toujours aller de l'avant.

Nell O'Leylegan avait Jean Legall. Ils s'aimèrent. Et comme la demoiselle était bien fille elle refusa tous les prétendants que son père lui présentait. Tour à tour furent congédiés sir O'Flanel, sir O'Machasay et tous s'en allèrent contrits en se disant : « Jean était fort bien vu ».

Mais si Heu était fort bon de la fille, il n'était pas aussi bien considéré du père, qui refusa tout net quand l'amoureux vint lui demander la main de sa fille. — Ce fut grand chagrin aux pauvres aimants — auxquels la Providence vint boudiner en aide.

Cr, il vous faut savoir, divine Abbesse, que c'est en Ecosse une antique et familière coutume de tuer chaque année un énorme gorret et de faire avec son sang un fantastique boudin, un vrai boudin à profit de ménage.

Comme tous autres Ecossais, le père O'Leylegan avait son boudin enfilé dans le saloir et chaque jour le brave homme venait comme en pèlerinage contempler ses victuailles : Ah ! disait-il, quelle ripaille, quel festin ! et il lui prenait pour son boudin des tendresses naïves : il en avait la larme à l'œil.

Un beau soir il se mit en tête de festiner un brin.

Des invitations furent lancées et trois voisins du même clan furent appelés. C'étaient, si je m'en souviens, sir O'Fagal, sir O'Alish, et sir Boykarentbok.

Mais, comme O'Leylegan ne voulait pas toucher à la sacrée source de ripaille qui dormait en son

saloir, on convint que sir Fagal se chargerait de fournir le solide, que sir Alish ferait boire de la bière de sa façon et que Boykarentbok couronnerait le pique-nique par une fiole d'eau-de-vie de France.

A l'heure dite les trois convives arrivèrent tout prêts à banqueter et se mirent à causer en attendant le festin.

Mais au bout de deux minutes Boykarentbok sentant des odeurs culinaires se mit à faire les cent tours dans la demeure de l'amphytrion. C'était un main ce Boykarentbok, comme le rat de Lafontaine il avait perdu à la bataille non une queue mais la jambe gauche et il s'en allait trotinant pigroû, avec sa jambe de bois.

Il s'était dit, le rusé cyprien : je fais que notre dîner est en appât de cuisine : va à faire les perquisitions et voir si le lard tremble au charnier ce lard d'O'Leylegan doit avoir caché par là matière à ripaille.

Ce disant il aperçoit le gigantesque boudin dont nous avons parlé — il le saisit — et se retourne pour voir si personne ne l'épie. Derrière lui, comme la statue du commandeur, se tenait immobile O'Leylegan qui le surveillait.

« Que fais-tu là coquin ? » s'écria le propriétaire du boudin.

« Hé, cher ami, répondit Boykarentbok d'un ton goujard, j'inspecte la maison ! »

On nous attend pour le dîner, dit O'Leylegan. Allons ! attends j'y vais, fit le rusé invalide ; et, ce disant, il tourna le dos à l'amphytrion, lui faisant des signes de la main gauche tandis que de la droite il introduisait le boudin tout entier dans le côté flottant de sa culotte occupé par la jambe de bois.

Mais si grand était le boudin que bientôt il s'échappa par l'extrémité inférieure de la culotte.

Tout autre eût été embarrassé en cette aventure, mais le sire matois eut un stratagème : il appela son père Fagal : Tiens ce lit dit-il, regarde si ma jambe ne s'est point démanchée.

L'autre tûta et poussa un cri en trouvant le boudin.

« Pas de bruit, reprit Boykarentbok, mets ceci sous ton habit. »

L'autre fit passer le tout sous le collet de sa lévite ; puis l'on se mit à table.

« Holà ! qu'est ceci ? » s'exclama l'hôte au milieu du repas, voilà notre ami Fagal qui enfle par les épaules, je crois. »

Et le pauvre frater de faire triste figure.

« Bah, reprit Boykarentbok, je parie que tout à l'heure ce damné Fagal aura soustrait à l'ombrage de notre confrère Lalish. Puis s'adressant à O'Fagal : « Va-t'en, coquin, à cette heure reporter ceci où tu l'as pris ! » Le tout avec un clin d'œil !

Fagal comprit et sortit, avec des airs de repentance, mais en réalité pour aller cacher le corps du délit.

Quand soudain O'Leylegan courut à son garde-manger et revint criant : « c'est mon boudin que ce maraud emporte ! » Et de se lancer à la poursuite de l'économe.

Ce dernier se sentant pourchassé, lança le boudin loin de lui et de façon telle qu'il s'en alla tomber en mille contorsions serpentines dans la chambre de Jean Legall qui le prit pour un serpent ailé venu d'Arabie.

Toutefois il se remit et, comme la nuit était tombée, s'endormit en rêvant une grande fricassée de boudins.

Quant à O'Leylegan, il n'avait, comme bien on pense, rien trouvé dans les mains et les poches du rusé Fagal et il enrageait.

Lorsqu'un matin, il entendit Jean Legall racontant sa trouvaille et, pour corroborer son récit, celui-ci faisait pendoler le boudin qui rayonnait, noirâtre et serpentiniforme dans les lueurs roses de l'aurore.

« C'est mon boudin ! » s'écria O'Leylegan tout ému. On lui rendit sa propriété.

Et par reconnaissance O'Leylegan, donna sa fille à Jean Legall. Il y eut de belles noces.

Jean TRIBAUDY.

(A suivre)



4 FEUILLETON DE LA VIE LYONNAISE

ADULTÈRE

LIVRE PREMIER

V

(Suite).

Ses journées étaient unies, monotones ; elle sortait rarement, ne connaissant d'autres distractions que les causeries avec Pigaille et la musique — un peu vieillotte, un peu chevrotante aujourd'hui — de l'époulette. Pascal lui-même était très casanier ; il fallait que le peintre les invitât tous deux à la promenade quelquefois. Elle prenait son chapeau à dessins, sa coiffe à rubans, relevait sa taille et, dehors, marchait au bras de Pigaille droite et fière, comme une mère qui sent au-dessus de sa faiblesse la protection tendre de ses fils.

« Est-ce qu'une vieille comme moi a quelque chose à voir là-dedans, mon ami ? »

Tante Nine fait cette demande à Pigaille. Ils sont seuls. Le tuteur de Jeanne a rendu visite à M^{lle} Mélanie Loubière, un gros bonhomme, négociant devenu rentier qui « connaît ses devoirs et tient par-dessus tout à être informé des allées et venues de sa pupille, de la nature de ses relations. » Tante Nine a caché son jeu, estimant que tout n'est encore qu'à l'état d'ébauche, de projet vague. Le tuteur ait trouvé « un autre foyer, une seconde famille. »

« Il eût été préférable... », observe sagement Pigaille.

— « Mais je ne sais rien, moi ! rien du tout. Est-ce qu'ils vous ont fait part de leurs intentions ? » Et sur une dénégation : « Oh ! Pascal aurait pu... les hommes content si volontiers !... »

Laisse à l'écart, quand elle aurait voulu être la première confidente, elle en concevait quelque jalousie. Pascal et Jeanne cachaient farouchement leur amour, comme s'ils risquaient de le diminuer en le confessant. Pigaille — jaloux un peu lui aussi — a tendait une explication de Pascal. Mais les amants ne se hâtaient pas, goûtant leur ivresse en secret, sans se douter même qu'elle rayonnait autour d'eux, et qu'ils la révélaient à leur seule façon de se tenir l'un devant l'autre, muets, les yeux extatiques...

Un soir, Pascal était absent pour une cause quelconque, tante Nine, qui n'y tient plus, circonvenait Jeanne :

« ... Et tu n'as rien, rien à me dire ?... »

Jeanne baisse la tête, les joues cramoisies. Est-ce que vraiment elle peut avouer cela ? M^{lle} Mélanie la dévisage et les yeux de la vieille, ordinairement si bons, et si amis, leur trouve une expression inquiétante, un air de reproche. Elle s'affole, balbutie :

« Pardonnez-moi... c'est une faute. Je n'aurais jamais dû chez vous... »

« — Qu'est-ce que tu dis ?... Quoi ?... Ah ! ne pleure pas au moins !... C'est moi qui suis trop curieuse... est-ce que je devrais m'occuper de ça ?... »

Et voilà qu'elles pleurent à l'unisson à présent, Jeanne dans les bras de tante Nine, le cœur gros toutes deux d'une joie immense sinon pareille...